

Frédéric Dahan

Exposé du 14 avril 2013 au Colloque de *Dimensions de la psychanalyse* :
« *Statuts et laïcité de la psychanalyse* »

FAIS EN SORTE QUE CELA PUISSE S'ÉCRIRE ...

Il y a l'innommable et le pas nommable.

Le pas nommable, c'est Dieu qui a plusieurs surnoms.

L'innommable, ça peut être l'intuition, toujours dans l'après-coup, d'avoir été l'agent, à notre insu, d'une obscure action de ne pas être à la hauteur de l'acte.

Ce qui est donc autre chose que d'avoir horreur de son acte.

Il s'agit ici de la suspicion de l'horreur d'avoir été dans l'obscur action que répertorient les différents statuts qui vectorialisent ce que la société, l'État, ou l'institution *veut* du sujet. Vouloir et ségrégation dont le sujet se fait le patient nourrissant ainsi la Belle âme dont se repaissent ces bons thérapeutes.

Et l'exercice de la psychanalyse en libéral n'échappe pas à cette suspicion.

En tant que la théorie peut jouer le troisième terme dans une schize surdéterminante à l'endroit de la pratique, reconduisant par là même le logocentrisme statufiant. À l'opposé, le troisième terme entre les deux protagonistes de l'acte analytique ne peut-être que le désir de Freud, soit un X que recèlent ses écrits...

Une des questions nouant l'acte analytique à la laïcité et au jeu de la profanation du nom tel que Maryan Benmansour l'a finement articulé ce matin, est :

Comment l'exercice en acte de l'analyse pourrait échapper à cette suspicion ?

Mais on peut exprimer autrement l'horizon de la question de l'analyse profane.

Il y a l'offre de l'analyste -j'y reviendrai- et il y a l'offre de l'analysant qui est toujours en retard par rapport à l'offre de l'analyste qui nécessairement la précède.

(*ouverture de parenthèse* : nous sommes, ici, avec le *en retard comme commencement*, au coeur du débat entre Lacan et Derrida qui est à lire dans « *Freud et la scène de l'écriture* » du philosophe (universitaire?) et dans la réponse de Lacan dans « *Lituraterre* ».

Car si le philosophe déploie assurément d'autres fins (?) que celles de l'acte analytique, sa lecture de Freud, loin d'être dans un désaccord avec celle de Lacan, la rejoint par un autre bord.

Ces deux noms, Derrida et Lacan, sont les seuls qui explicitent, chacun sur un bord différent, comment la textualité des écrits de Freud produit *le dépassement* de la métaphysique *malgré* l'ancrage manifeste de sa sémantique logocentrée. Derrida nous précise avec force comment ce «malgré» est un «avec», c'est-à-dire un *supplément* au logos qui inaugure une autre temporalité fonctionnelle.

Et c'est en ce sens qu'il y a une scène spécifique et unique de l'écriture de Freud en tant qu'elle exprime le dire de l'inconscient comme horizon, toujours déjà là, du désir de l'analyste qui ne cesse pas de précéder comme manque à lire pour l'analysant et comme manque à écrire pour l'analyste...

La jointure de ces deux bords constitue le débat de l'in-superposabilité de l'écriture et de la parole ou de la lettre et de la chaîne signifiante.

Écrire ne se réduit pas à être une fixation de la parole.

L'enjeu du débat concerne la question du réel et du temps présent et il constitue un écart à préciser avec les propositions de Frédéric Nathan-Murat et de René Lew énoncées dans ce même colloque.

Voici ce qu'écrit Derrida p. 314 de son recueil L'écriture et la différence:

« *Tout commence par la reproduction. Toujours déjà, c'est-à-dire des dépôts d'un sens qui n'a jamais été présent, dont le présent signifié est toujours reconstitué à retardement, nachträglich, après coup, supplémentaire : nachträglich veut dire aussi supplémentaire. L'appel du supplément est ici originaire et creuse ce qu'on reconstitue à retardement comme le présent.* »

Ce dont nous entretient Derrida concerne le transfert comme désir de saisir les coordonnées et le comment du commencement ; comment ce commentement tient ? Car le texte inconscient, pour Derrida lecteur de Freud, est constitué d'archives qui sont *toujours déjà* des transcriptions.

Ça commence toujours donc déjà par un effet retard qui déconstruit le logocentrisme comme produit « *... d'un refoulement et d'une répression historique de l'écriture depuis Platon. Ce refoulement constitue l'origine de la philosophie comme épistémé ; de la vérité comme unité du logos et de la phoné. Refoulement et non oubli ; refoulement et non exclusion. Le refoulement, dit bien Freud, ne repousse, ne fuit ni exclut une force extérieure, il contient une représentation intérieure, dessinant au-dedans de soi un espace de répression. Ici, ce qui représente une force en l'espèce de l'écriture - intérieure et essentielle à la parole - a été contenu hors de la parole.* » *ibid.*p. 293

Nonobstant la sémantique essentialiste de Derrida - qui n'est pas ici notre sujet - nous retrouvons *le même fil* chez Lacan, dans *Lituraterre*, en énonçant « *... ce qui distingue la lettre du signifiant même qu'elle emporte.* » p.12 des Autres écrits

Pourtant ce « *même fil* » est obstrué par la rhétorique du débat qu'instaure Lacan qui insiste sur le fait que ça «*... n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant. Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.* » *ibid.*p.14

On saisit là où Lacan fixe son interlocuteur, sans doute au détriment d'une lisibilité *du même* qui traverse ces deux textes.

Ni primauté, ni primarité, ni originaire ; la lettre, dans ces deux textes, emporte le signifiant. On peut y lire que la fonction signifiante, qui est l'exercice auquel se soumet l'analysant, cette fonction signifiante, emportée donc par la lettre, est toujours déjà une fonction à retardement par rapport à la lettre.

Mais en retour, si dès *l'Esquisse*, le psychique pour Freud, au travers des neurones psy, c'est la mémoire - machine à écrire, elle échoue toujours dans un « *ça ne s'écrit pas* ».

Il importe de préciser, ici, que dans *Lituraterre*, Lacan ironise sur le titre donné à son ouvrage : *Écrits*.

Puisqu'il précise qu'il ne s'agit «*...que de rapports, de lettres ouvertes où je fais question d'un pan de mon enseignement.*»

C'est qu'il y a à distinguer sous le nom de psychanalyse, ce qui la fonde des écrits de Freud du registre de l'objet *a*, et de l'enseignement de Lacan du registre de la parole S1 ; ce qui autorise ce dernier à écrire *le discours de l'analyste* que je supplémente de mes propositions en italique :

<i>Refoulement originare</i> <i>Écrire</i> <i>a</i>	----->	<i>Nommé à - en mouvement ...</i> \$
<i>Silence et Trou</i> <i>(dans le savoir en place de vérité)</i> S2		<i>Parole-pensée</i> <i>Ontologie</i> S1

C'est dire que l'on peut questionner : comment un enseignement dans la psychanalyse échapperait-il au savoir absolu hégélien afin de le dépasser ? Cf : l'échange écrit avec R. Lew sur ses «*positions*», diffusé à *la Lysimaque*. (...)
Fermeture de la parenthèse.)

Donc reprenons : l'offre de l'analyste en tant qu'elle précède nécessairement celle de l'analysant.

Cette pré-cession a un nom qui lui est propre.

L'étymologie de propre est : *ce qui approche, ce qui touche*.
 Le propre est le hors-lieu où la barre entre signifiant et signifié tremble. L'écriture est ce tremblement.
 Dans ce tremblement, *ce qui approche - ce qui touche*; c'est ce dont nul ne peut revendiquer la propriété.
 Désappropriation du nom propre qui renforce l'absence d'adresse de l'écriture où une lettre arrive toujours à destination si celle-ci a la mort comme horizon.
 Ce que Lacan et Derrida disent tous deux dans un contexte qui rend cet horizon même illisible.

Cette pré-cession de l'offre de l'analyste a donc un nom propre.
 Ce nom propre est une lettre : *a*.

Cette lettre, dit objet petit *a*, est la seule invention revendiquée par Lacan. Très tôt, Lacan se plaignait de la consistance de sens que ses élèves attribuaient à cet objet en précisant qu'en écrivant la lettre *a*, il désirait n'écrire qu'un trou...

C'est dire que ce nom propre qu'est la lettre *a*, en place d'agent du discours de l'analyste : *à l'énoncer, nul ne peut s'y sentir appelé*.

C'est que ce nom propre qu'est la lettre *a*, c'est non pas de l'innommable ; c'est du pas nommable.
 À l'instar de Dieu, comme pas nommable, *a* a un surnom privilégié : *psychanalyste*.

Le propre d'un surnom, c'est qu'il tende toujours à signifier l'absence.
 L'absence de signifié de la lettre.
 Or, l'absence de signifié de la lettre, c'est l'exercice de l'acte comme machine à écrire qui met en scène, dans une pré-cession côté analyste, le couple analysant-analyste.

C'est aussi la mise en acte de cette pré-cession de l'écrire où se produit ce que Maurice Blanchot nomme « *l'irruption du silence dans la parole* ».
Écrire qui ne se réduit pas à la matérialité du papier et de l'encre ou du clavier...

Il s'agit donc de l'advenue d'un silence sans supposition dans la parole produit par l'acte comme écrire. Ce que je développerai en juin à Bruxelles en m'appuyant des textes d'Edmond Jabès.

Reprenons la question du surnom du pas nommable et de l'absence.

Dans la Bible, Moïse demande à Dieu :

« *Mais s'ils demandent quel est son nom, que leur répondrais-je ?* »

La réponse se déploie en deux dimensions :

- une première qui a bénéficié d'un commentaire infini notamment du côté de l'onto-théo-logie et qui développe la quiddité et la substance du nom. D'où notre choix de la transcrire en hébreu phonétique afin de ne pas rentrer dans ces méandres ontologiques - non sans remarquer que la tradition juive privilégie le futur : *èhiè - serai ...*

« *èhiè asher èhiè* »

- une deuxième où c'est la fonction du nom qui fait nom :

« *èhiè m'a envoyé vers vous.* »

Le surnom de Dieu devient « *èhiè m'a envoyé vers vous* »

Le surnom de Dieu est le nom d'un envoi dont l'objet est Moïse et les tables brisées.

Il y a une faille entre ce qui ne s'écrit pas - lettres brisées qui ne cessent pas de s'écrire, et ce qui se dit.

L'acte analytique se déploie dans cette faille, produisant *l'irruption du silence dans la parole*, par où se lit la visée de l'acte analytique comme écriture du rapport sexuel qu'il n'y a pas.

Pour conclure, j'aimerais faire un saut vers quelque chose d'inhabituel à plus d'un titre.

Il me semble que *Dimensions de la psychanalyse* est repéré dans le champ analytique comme un lieu où l'on ne se soucie que de théorie et pas de clinique.

J'aimerais questionner comment nous pourrions inventer un mode de dire la clinique qui ne nous fasse pas chuter dans la constante surdétermination due à la bipartition théorie-clinique qui ressortit au logocentrisme métaphysique qui ne convient pas à l'acte.

Comment parler de mon acte, dans le fil de ce qui a été mon propos ici ?

Je n'écris quasiment jamais en séance.

Il m'est arrivé, il y a quelque temps de cela, et sans savoir pourquoi, de décider, sans aucune volonté, d'écrire exhaustivement les dits d'une analysante dans le début d'une séance. Ce que je n'avais jamais fait.

Je ne savais pas, quelques mois après, que cette transcription déploierait les coordonnées en question dans l'exposé d'aujourd'hui.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette extraction transcrite de ces dits, d'abord sur cette évidence vertigineuse : que ni l'analysante ni «moi-même» n'en sont l'auteur ou le propriétaire... Que ce qui est donné à lire là provient d'une écriture qui questionne son écrire, et qu'en ce questionnement réside peut-être le réel de l'acte : la clinique. (...)

Voici ce fragmentaire que je restitue ici dans l'espace blanc de la feuille tel que je l'ai fait en direct avec l'analysante :

*« Pourquoi j'arrive tout le temps en retard maintenant ?
Peut-être parce que j'aurais tout dit ?
Qu'il n'y a plus rien à dire ?
Peut-être pour raccourcir les séances ?*

*Avant je disais que je ne voulais plus venir.
Maintenant je dirais que je suis à sec.*

*Un truc m'a fait penser à cela - qui m'a un peu réveillée :
un livre où un homme va voir une maîtresse une fois par semaine et qu'il la désennuie.
Contrairement à l'analyse où le patient ennue l'analyste et le patient attend en s'ennuyant la prochaine séance.*

*C'est pas vous que je viens voir.
Avant j'avais honte.
Sans savoir si j'avais honte de ce que vous entendiez ou de ce que j'entendais. Je n'ai plus honte.*

*Je pense à ce refus de vous incarner.
ici, c'est pas la vraie vie.
La vie qui court, qui porte derrière ses murs, la vie qui importe. Suspendue.
Car ce qu'on vit n'est comparable à aucun autre...
je ne sais pas. »*

Pour finir en vous soumettant le privilège du fragmentaire pour dire l'acte, je vous propose trois fragments qui se suivent à la page 80 du Le pas au-delà de Maurice Blanchot : «

■ « Écrire. - Plus tard. - Plus tard : lentement, selon la nette douceur de l'interrompu qui n'en se remet jamais à un futur du temps, pas plus qu'il ne se pose dans le moment présent. »

■ Le « pas encore » de la pensée, cette défaillance du présent au regard de ce qu'il y aurait à penser, toujours impliquée dans toute présence de pensée, l'ambiguïté d'un tel « pas encore » ne saurait distribuer ses ressources, lorsqu'il s'agit d'écrire.

Écrire emporte, arrache, par la dispersion plurielle de sa pratique, tout horizon comme toute assise, emportant par un emportement qui n'a pas le temps de se déployer, qu'on peut donc dire soudain, ainsi qu'une marque qui n'aurait pas le temps (ayant tout le temps) de laisser de traces, emportant la limite qui n'est telle que sous l'exigence d'un « toujours déjà », interdite de par la transgression ou infranchissable si ou dès que déjà franchie et aussitôt et en même temps détournée de tout franchissement (de toute franchise). Le « pas encore » de la pensée, le « toujours déjà » de l'écriture s'inscrivent selon des intervalles que l'un et l'autre maintiennent ou dégagent, mais qui ne superposent pas.

■ Apparemment, l'écriture a la vie pour support, de même que la pensée détiendrait le temps comme le processus de son accomplissement.

»